

Adelheid Duvanel

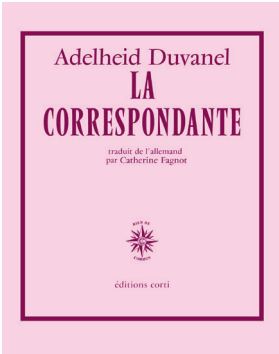


éditions corti



*«Un jour quelqu'un a
donné un coup de poing
dans l'âme de Lieslott,
mais elle a les cheveux
qui brillent. Xaver
regarde par la fenêtre et
s'étonne de voir s'envoler
toutes les feuilles noires
de l'arbre de l'arrière-
cour. Un échiquier
coulisse sur le ciel.»*

La Correspondante



Littérature étrangère
2025 – 136 pages
17 €
978-2-7143-1353-9



SORTIE LE 17 AVRIL

La Correspondante est le dernier livre publié du vivant d'Adelheid Duvanel. Inédit en français, on y retrouve, avec une force et une précision sans pareil, tout ce qui constitue la voix si singulière de l'autrice suisse : son attention aux perceptions ténues, au hors-champ, aux situations d'exclusion et aux personnages en marge, mais aussi le souffle d'un monde foisonnant d'images et traversé par le vent, la brume, le soleil, les plantes et les animaux.

Ces courts récits sont comme les éclats condensés de vies anonymes et secrètes. Ils en explorent les mystères, l'univers vibrant de craintes et de désirs. À la frontière du rêve, l'écriture sobre et intense d'Adelheid Duvanel affirme le « droit d'être inapte à la vie », étranger au monde que l'on habite pourtant.

Adelheid Duvanel est née à Bâle en 1936 et morte dans la même ville en 1996. Elle est aujourd'hui considérée comme l'une des voix les plus originales de la littérature de langue allemande.

EXTRAIT



Le vieux Monsieur Weinwisch et Franziska, la jeune femme, se baissent pour caresser le chat. Le chat a une petite tête et des yeux qui louchent. Franziska trouve tout à coup qu'il ressemble à un petit singe. Le chat est un cadeau de Monsieur Weinwisch, qui achète sans arrêt des valises ; il en possède déjà dix-huit. Il habite partout et nulle part. Il a eu une opération des yeux ; le médecin, assisté par une femme que Monsieur Weinwisch prenait pour la femme de ménage, a dit trois fois « pfloup » pendant l'opération, en tout cas il n'a pas réussi à lui mettre la lentille dans l'œil. À présent, Monsieur Weinwisch est obligé de lire à l'aide d'une loupe.

Le soleil brille dans la chambre à travers les arbres. Le chat observe fasciné les taches d'ombre et de lumière qui bougent sur l'armoire. Son ronronnement emplit la pièce comme un léger bruit de moteur.

Franziska s'est construit un petit royaume. Elle aime chaque objet, le laisse posé ou debout et ne fait jamais la poussière pour ne rien déranger ; le désordre sous ses yeux

se transforme en un ordre que personne à part elle ne peut percevoir. Aux murs sont accrochées des photographies de son enfance. Elle a fait agrandir les photos, des petits formats à l'origine, par un appareil qui se trouve dans le hall de la gare. Elle vit comme un oiseau dans son nid, est entourée de petites plumes blanches qui partout jaillissent de l'oreiller et de la couette dans laquelle elle a fait des trous avec sa cigarette. Les plumes volent dans toute la chambre à cause du vent qui entre par la fenêtre. Le chat essaie d'attraper les plumes, court dans la pièce à toute vitesse. Franziska raconte à Monsieur Weinwisch, qu'elle a rencontré il y a deux semaines au buffet de la gare : « J'ai avalé mon père ; il me pèse sur l'estomac et je dois lutter contre lui heure après heure — ma vie consiste en cette lutte. » Monsieur Weinwisch rit en maugréant. Soudain le chat se faufile en rampant sous l'armoire, se met à pousser des cris stridents et des hurlements ; ses poils se hérissent, et il tremble. Franziska et Monsieur Weinwisch essaient de l'approcher ; il feule et gronde. Monsieur Weinwisch s'assied sur une caisse rouge dans le coin le plus éloigné de la chambre et regarde à travers sa loupe en direction du chat. Franziska, le visage blême, s'écrie : « Mon père est entré dans le chat ! »

”

Extrait de *La Correspondante*

ENTRETIEN

avec Catherine Fagnot, traductrice d'Adelheid Duvanel

Chacun de livres d'Adelheid Duvanel est composé de plusieurs dizaines de textes brefs autonomes dessinant un univers d'une grande cohérence. Repérez-vous une évolution des thèmes et préoccupations d'Adelheid Duvanel à travers ses différents livres ? Et y a-t-il une spécificité de La Correspondante, le dernier livre paru du vivant de l'autrice, dans la constellation de ses livres ?

Catherine Fagnot : Il me semble délicat de parler d'une spécificité de *La Correspondante*, tant l'ensemble de l'œuvre relève d'une parfaite homogénéité dont les motifs sont déclinés à l'envi. Certes, à la différence d'*Histoires de vent*, les enfants ne sont plus les figures privilégiées et quasi exclusives du recueil, mais on retrouve dans cet opus, comme dans les précédents, les motifs emblématiques de l'autrice : la dichotomie intérieur/extérieur, souvent matérialisée par le verre (vitre, fenêtre, lunettes embuées), à la fois transparence et obstacle, pour paraphraser le titre de Jean Starobinski, mais aussi la brume, la pluie, la neige : lorsqu'ils essaient d'entrer en contact avec l'extérieur, les personnages, tels Marita dans « L'écharpe », échouent et sont durement repoussés ; le langage ne saurait être d'aucune

utilité dans leurs tentatives, bien au contraire : *Il avait du mal à trouver les mots justes ; c'était comme s'il n'y en avait pas, et lorsqu'il en prononçait tout de même quelques-uns, ce n'étaient pas les bons, et il en résultait un grand désespoir* (« Richard »).

À côté de ces personnages fragiles, inadaptés, étrangers dans le monde, on retrouve, là encore, la présence des éléments qui traversent de part en part l'œuvre de Duvanel et le foisonnement d'images à forte coloration anthropomorphique. Mais plutôt que d'une « évolution » au sens classique du terme, je parlerais d'une progression au sens de *work in progress*, d'œuvre en train de se faire, de se réaliser, de se construire, et dont chaque nouveau recueil constitue une étape, une brique, une pierre apportée à l'édifice. En ce sens, je rapprocherais cette écriture d'une musique sérielle ou de la musique dite minimaliste d'un La Monte Young, d'un Steve Reich ou d'un Philip Glass. Ou encore d'un archipel, d'une galaxie gravitant autour d'un astre noir qui serait « le droit d'être inapte à la vie », titre d'un texte du recueil *Délai de grâce*.

Quelles sont les difficultés que pose la traduction vers le français des textes d'Adelheid Duvanel ?

C F : Dans un texte paru en 1965 dans le journal bâlois *Basler Nachrichten* et intitulé « Un jour de lessive ordinaire », la narratrice se propose de faire le portrait d'une jeune femme non avec des couleurs — puisqu'elle n'est pas peintre — mais avec des mots. Immédiatement

elle ajoute : « Je ne connais pas beaucoup de mots ». J'ignore si Adelheid Duvanel en connaît beaucoup, mais on est d'emblée frappé par la modestie du lexique et l'apparente simplicité de son écriture (on est très loin de la longue phrase allemande traditionnelle). Dès lors, le traducteur peut se sentir tenté de recourir à des termes plus choisis. Ou à l'inverse, d'adopter le parti d'un langage par trop populaire. Ce qui, dans un cas comme dans l'autre, reviendrait à dénaturer le texte dont la langue, d'une précision extrême quant à l'attention portée aux (toutes) petites choses, aux détails, relève d'un registre tout simplement familier. L'identification des registres et la sensibilité au rythme induit par la phrase elle-même, mais aussi par l'ellipse, le « coq à l'âne », sont essentiels dans mon approche de cette écriture. Nature morte *vs* scène de genre. Musique de chambre *vs* musique symphonique. Le traducteur d'une certaine façon devient ici interprète, au sens de musicien ou de comédien : il s'agit avant tout de laisser s'ébrouer, de laisser résonner et se prolonger en lui les points d'orgue qui ponctuent sa lecture. Cela s'appelle, je crois, l'empathie.

Quelle est aujourd'hui la place d'Adelheid Duvanel au sein des lettres germanophones ?

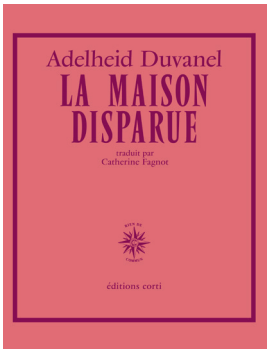
C F : Après un long purgatoire de quelque vingt ans, l'œuvre d'Adelheid Duvanel fait aujourd'hui l'objet d'une (re)découverte dans le monde des lettres germanophones. Ce sont tout d'abord les éditions Limmat

Verlag, à Zurich, qui, en 2021, ont entrepris de republier, sous le titre *Fern von hier* (Loin d'ici), l'ensemble des recueils jusqu'alors épuisés, ainsi que des textes de l'autrice parus entre 1960 et 1979 dans des journaux et anthologies. Ce gros volume a reçu un accueil unanime de la presse et Michael Krüger, dans l'hebdomadaire allemand *Die Zeit*, parle d'« une des œuvres narratives les plus imposantes du XX^e siècle ». Puis ce fut au tour de la Bibliothèque nationale suisse de consacrer le numéro d'août 2024 de sa revue *Quarto* à l'autrice bâloise. Enfin, les mêmes éditions Limmat Verlag ont fait paraître, à l'automne 2024, les lettres d'Adelheid Duvanel écrites de 1978 à sa mort en 1996 sous le titre *Nah bei Dir* (Proche de toi).



«Dans ma tête, je suis encore et toujours dans le train; le paysage défile à hauteur de mon œil droit: la forêt rend le brouillard encore plus sombre. Parfois, dans un virage, je vois la tête du train qui s'éloigne en sifflant. Un garçon avec une cage à oiseau dans laquelle se trouve un serpent me regarde.»

La Maison disparue



Littérature étrangère
2023 – 112 pages
16 €
978-2-7143-1293-8

Des sœurs jumelles se passent doucement des feuilles de géraniums sur le visage. Tous les matins, un homme attend le journal comme s'il s'agissait d'une lettre d'amour. Une petite fille s'enfuit de chez elle après avoir écrit « Je vais à Singapour ». Une femme a l'impression fugace d'être un poisson qui habite dans un arbre creux. Dans les courts récits d'Adelheid Duvanel, véritables miniatures, tout est là, dès le début, dense, compact, ramassé. Tout se passe comme si l'on se trouvait en présence de petits instantanés photographiques, de tranches de vie dont l'interprétation serait à rechercher dans le hors champ, le non-dit. À vies minuscules textes miniatures, où prose et poésie s'entremêlent dans une chorégraphie d'une poignante intensité.

« *La Maison disparue* nous invite sur le coin d'une petite table, au sein d'un foyer où la lumière du jour n'entre pas toujours, et tout près de personnages qui ne regardent pas exactement le monde comme on en aurait habitude, sans doute parce qu'ils n'y appartiennent pas tout à fait. »

Flora Moricet, *Le Matricule des anges*

« Il y a dans *La Maison disparue* un anthropomorphisme, quand tous les éléments de la nature sont habités par l'écriture d'Adelheid Duvanel. Mais aussi une espèce d'anthropomorphisme contraire, comme si être humain se révélait parfois inaccessible. »

Mathieu Lindon, *Libération*



Littérature étrangère
2024 – 128 pages
17 €
978-2-7143-1315-7

« Enfant, j’essayais d’entrer en contact avec les gens à l’aide de petits gestes, en m’exprimant à demi-mot, mais eux aimaient le sonore, le concret, ce que j’avais en horreur. Ils ne pouvaient pas me comprendre. »

Dans ce premier livre, paru en 1980 et inédit en français, se met en place, comme une réponse à ce constat, tout l’univers si singulier d’Adelheid Duvanel: la force des images, l’attention portée aux êtres en marge et qui, depuis cette marge, nous donnent à voir différemment le monde, le souci du détail et des petits gestes, mais aussi l’invention de cette forme brève qu’Adelheid Duvanel déploiera toute sa vie, composant de véritables miniatures d’une bouleversante intensité.

«La brièveté de ses proses et leur originalité, les circonstances de sa disparition, sa nationalité suisse et le temps passé en clinique psychiatrique rapprochent Adelheid Duvanel de Robert Walser (né en 1878 et retrouvé mort dans la neige en 1956). Malgré tout, leurs particularités sont différentes et il faudrait aussi bien constituer un trio avec Franz Kafka, admirateur de Walser, et dans la suite duquel Adelheid Duvanel pourrait se placer, non par l’aspect popularisé comme «kafkaïen» (absurdité, bureaucratie...) de l’œuvre du Pragoï, mais par la capacité à instaurer un étrange quotidien en un minimum de mots.»

Mathieu Lindon, *Libération*

«Le motif du vent revient dans de nombreux textes : c'est un vagabond qui tourne les pages des livres, agite, fait trembler, caresse... C'est une force du destin, de la fatalité peut-être, qui met le monde en branle. Il emporte jurons, mots et pensées, les diffuse comme de petites graines pour ensemençer la terre. Le personnage de Reto, dans *Un rêve*, «tend l'oreille, comme s'il y avait des mots compréhensibles dans le hurlement du vent». Le vent est un raconteur d'histoires, lui aussi : il écrit avec les nuages, les éclaircies, les feuillages. Le monde devient un grand livre ondoyant et cruel.»

Julien Burri, *Le Temps*

«Paru le 2 mai, un nouveau recueil posthume de nouvelles intitulé *Histoires de vent* dévoile un peu plus le mystère entourant Adelheid Duvanel (1936-1996). L'écrivaine bâloise a conjugué vie tourmentée et littérature fabuleuse dans une œuvre à la fausse allure de conte ou de journal personnel.»

Thierry Sartoretti, *rts.ch*

«Les images se succèdent en cascade, éblouissantes, fugaces et déroutantes, pour former de véritables miniatures ciselées dans le tissu même de la souffrance, et magnifiées par la force créatrice de la poésie.»

Jean-Luc Tiesset, *En attendant Nadeau*

«Comme bien des êtres avec qui le destin n'a pas été tendre, Adelheid Duvanel (1936-1996) laisse une œuvre des plus singulières qui éclaire et baigne de sa lumière incomparable un siècle qu'elle n'aura pas vu mais qu'elle nous aidera peut-être à comprendre, à force d'étonnement.»

Pascal Gibourg, *remue.net*



éditions corti

22 rue Saint-Just
93210 Saint-Denis
06 12 87 48 30

www.jose-corti.fr
editions.corti@gmail.com